



UNE MENACE DE « DJIHAD » VENANT DU SUD ? L'INFLUENCE DE L'AFPAK SUR L'ISLAMISME RADICAL EN ASIE CENTRALE

Didier Chaudet*

L'Asie centrale est une région du monde définie curieusement. En effet, elle est souvent présentée comme post-soviétique et analysée par rapport à l'impact de son passé récent. L'Ukraine ou le Caucase du Sud ne sont pas aussi radicalement rattachés à leur ancien statut de territoire soviétique. Si personne ne peut nier l'importance de la culture soviétique et de la langue russe, force est de constater que l'Asie centrale n'est plus enfermée dans les frontières du passé. Comme l'Ukraine et la Biélorussie, elle a un environnement géographique qui dépasse le simple cadre de l'ancien Empire soviétique, et, pour le meilleur comme pour le pire, a un impact sur la région et plus particulièrement sur des Etats considérés comme autoritaires (souvent) et faibles (toujours). Avec l'« AfPak »¹ dans son voisinage immédiat, il est aussi difficile d'imaginer des retombées positives pour l'Asie centrale.

¹ On reprend ici l'expression « AfPak » plutôt que de se limiter au seul Afghanistan. En effet, d'un point de vue sécuritaire, il est difficile, depuis ces deux à trois dernières décennies, de dissocier les deux pays, ou en tout cas l'Afghanistan des zones pachtounes pakistanaises.

Cette proximité géographique avec le premier front de la « guerre contre le terrorisme » amène légitimement à se poser la question de l'influence de l'AfPak sur la situation sécuritaire régionale. On se concentrera ici sur l'aspect le plus évident de cette question, à savoir son influence sur le djihadisme ou l'islamisme radical en Asie Centrale².

L'IMPACT DE L'AFPAK SUR LE DJIHADISME CENTRE-ASIATIQUE : FAIRE LA PART DES CHOSES

En ce qui concerne le djihadisme, les régimes autoritaires locaux ont bien entendu tendance à parler d'influences venant de l'étranger. Se laisser séduire par ce type de discours, c'est oublier que le terrorisme est d'abord une réaction politique, et non pas une « contamination » d'idées dans un environnement qui, sans cela, serait « sain » ou sous contrôle. Après les indépendances, on a pu constater un verrouillage du pouvoir politique par les élites, souvent déjà placées à la tête de l'Etat sous les Soviétiques. Toute opposition, y compris modérée, a généralement été brisée par la répression. C'est particulièrement le cas en Ouzbékistan, où toute expression indépendante de l'islam a été traitée comme une rébellion potentielle. Même les groupes islamistes non-violents que sont les *Tabligh* ou le *Hizb-ut-Tahrir* ont été la cible de campagnes extrêmement dures, les associant à des terroristes. Bien entendu, il y a entre les Etats centre-asiatiques des différences, mais la culture politique soviétique des leaders les a plutôt conduits à refuser tout partage du pouvoir. La peur desdits leaders a été renforcée par la guerre civile tadjike (1992-97), puis par les faits d'armes impressionnants du Mouvement Islamique d'Ouzbékistan (MIO), groupe djihadiste le plus important de la région entre 1999 et 2001. Cette crainte de perdre le pouvoir a engendré une répression, qui, associée à l'agacement suscité par la corruption et aux difficultés économiques, a provoqué la radicalisation d'un nombre limité mais déterminé de citoyens centre-asiatiques.

² Il est bien clair qu'ici on se concentrera sur les « djihadistes », à savoir ceux qui choisissent la violence pour imposer leurs vues. Il ne s'agit pas de traiter de l'islamisme en général, une tendance politique pouvant s'exprimer sans violence, et cherchant à gagner le pouvoir en gagnant le soutien de la population.

Même s'il y a clairement une influence négative de l'AfPak sur la situation sécuritaire régionale, ce ne sont pas les seules « influences étrangères » qui font du terrorisme djihadiste une réalité en Asie Centrale. Que l'Afghanistan et l'Asie du Sud aient un impact politique et religieux sur l'Asie centrale, ce n'est pas nouveau ni véritablement étonnant. On y observe une proximité géographique autant qu'ethnolinguistique : les Turkmènes, les Ouzbeks et les Tadjiks sont des minorités non négligeables en Afghanistan et de nombreux exilés politiques y ont trouvé refuge. Cette tradition d'accueil s'est poursuivie, et différentes tendances islamistes d'Asie centrale ont pu en profiter. Ainsi, les forces de Massoud mais également de son ennemi Hekmatyar ont accordé leur protection et une base de repli aux rebelles tadjiks du Parti du Renouveau Islamique (PRI). Les écoles religieuses, qui se sont multipliées au Pakistan afin de prendre en charge les moudjahidines combattant l'armée soviétique en Afghanistan, ont également accueilli des Centre-asiatiques fuyant la répression. Et surtout, à la fin des années 1990, c'est l'Afghanistan du mollah Omar qui a offert au Mouvement Islamique d'Ouzbékistan (MIO) refuge et protection. En effet, après leurs différents faits d'armes en 1999, le Tadjikistan a expulsé les djihadistes ouzbeks du MIO de leur base de repli à Tavildara (170 kilomètres de Douchanbé). Sans l'hospitalité des Taliban, ce mouvement aurait été dans une situation pour le moins difficile. En Afghanistan, le MIO a pu non seulement se structurer, mais aussi se professionnaliser et se radicaliser. Il a (notamment) attiré l'attention des djihadistes étrangers, notamment l'un des plus importants idéologues présents en Afghanistan à l'époque, Abou Mus'ab al-Suri qui s'est particulièrement investi dans leur formation idéologique et militaire. Les Taliban ont intégré ces forces perturbatrices pour l'Asie Centrale dans leurs opérations combattantes mais aussi économiques. De plus, les djihadistes ouzbeks ont été largement impliqués dans le trafic d'opium et d'héroïne. En 2000, selon certains analystes, le MIO contrôlait jusqu'à 70% du trafic passant par l'Asie Centrale et possédait d'importants stocks de drogue, lui permettant de financer avec sérénité les attaques à venir sur l'Ouzbékistan³. Sans la chute de l'Emirat

³ Gretchen PETERS, *Seeds of Terror. How heroin is bankrolling the Taliban and Al Qaeda*, New York : St Martin's Press, 2009, pp.130-131.

afghan et compte tenu de cette protection et de cette manne financière, on ne peut qu'imaginer la situation sécuritaire désastreuse dans laquelle la vallée de Ferghana se retrouverait aujourd'hui.

En Afghanistan, la défaite des Taliban a été une tragédie pour le MIO mais ne l'a pas détruit. Il a connu des pertes, des scissions, ainsi qu'un éloignement géographique préjudiciable, mais les rebelles ouzbeks ont trouvé un nouveau refuge dans les zones tribales pakistanais. Ce Mouvement, comme les autres mouvements djihadistes centre-asiatiques, n'a pas cessé de recruter après la chute du mollah Omar. De fait, on a pu constater une capacité de recrutement renforcée après le massacre d'Andijan en mai 2005. La répression du régime de Tachkent a été telle que le MIO s'est retrouvé avec un nombre non négligeable de jeunes, motivés, faisant le voyage jusqu'au Pakistan pour rejoindre la cause anti-Karimov. Ici encore, c'est la situation locale, qui nourrit principalement le « djihad ». Mais c'est toujours l'AfPak qui offre aux rebelles radicalisés la protection, l'entraînement militaire et l'encadrement idéologique nécessaires pour les transformer en véritable menace sécuritaire pour le régime ouzbek.

Dans ce cadre et encore une fois, les combattants centre-asiatiques se sont intégrés aux forces des Taliban, parfois afghans, parfois pakistanais. On a eu la preuve de leur importance dans les luttes au Pakistan, non seulement par les déclarations officielles de l'armée pakistanaise, mais par des captures, prouvant la présence non négligeable des militants ouzbeks. Par exemple, ce fut le cas lors d'une opération militaire de grande envergure dans la vallée de Swat pendant l'été 2009, opération pendant laquelle beaucoup de Centre-asiatiques ont été faits prisonniers. Selon Afrasiab Khattak, un homme politique pachtoune pakistanais, ils sont devenus les principaux combattants du noyau dur d'Al Qaïda. Si le leadership historique est resté d'origine arabe, il semblerait qu'au niveau des cadres et des soldats, les Centre-asiatiques et les Pakistanais soient devenus importants. La scission du MIO qui a permis la création de l'Union du Djihad Islamique (UDI) est une preuve supplémentaire de la radicalisation qu'ont vécue ces combattants centre-asiatiques après

2001. Ce groupe s'est séparé du MIO jugé trop mou dans la lutte pour l'Afghanistan, il a été le premier à organiser des attentats suicides en Asie Centrale (mars-avril 2004) et avec succès des attaques contre les ambassades américaine et israélienne dans la zone (à Tachkent, en juillet 2004). Plus grave encore, on a pu constater que l'UDI s'est totalement intégré à la lutte pour la victoire des Taliban en Afghanistan au point de préparer des attaques spectaculaires en Allemagne, qui ont été contrecarrées par l'arrestation de la « cellule de Saeurland », en septembre 2007. Leur but était de faire pression sur les Allemands afin qu'ils se retirent d'Afghanistan. Plus généralement, les djihadistes centre-asiatiques ont été radicalisés, aguerris, et intégrés plus encore à la lutte des Taliban, comme aux mouvements djihadistes transnationaux. Cela ne peut être qu'une mauvaise situation pour l'Asie Centrale.

MENACE SUR L'AFGHANISTAN DU NORD ET L'ASIE CENTRALE ? ANALYSE DE LA SITUATION ACTUELLE

Mais pour les djihadistes centre-asiatiques, le Pakistan n'est plus véritablement un refuge digne de ce nom. Les offensives de l'armée pakistanaise, et les attaques de drones américains, les ont chassés de fait. Aujourd'hui, ces militants remontent vers les territoires où ils étaient actifs à la fin des années 1990. Cette nouvelle migration a débuté dans le courant de l'année 2009, voire même depuis l'hiver 2008 et coïncide avec une montée en puissance des violences dans le nord de l'Afghanistan et en Asie Centrale post-soviétique.

Ces deux dernières années, l'impact du retour des djihadistes centre-asiatiques, notamment ouzbeks, dans le nord de l'Afghanistan, s'est fortement fait sentir. C'est en tout cas l'avis de certains d'officiels afghans. Directement associés à la montée en puissance des Taliban dans le nord, ces djihadistes sont devenus bien plus que de simples auxiliaires. Maintenant, existe une relation symbiotique entre les deux entités, les djihadistes centre-asiatiques

représentant parfois l'autorité politique des Taliban sur les territoires où ils sont présents. Le MIO est particulièrement actif dans un triangle composé par les provinces de Kunduz, Takhar, et Baghlan et cherche à étendre son influence dans les autres provinces du nord. Le Mouvement semble capable de faire ce que l'Emirat du mollah Omar n'a pu accomplir dans les années 1990 : faire des Taliban un mouvement réellement afghan, et pas uniquement pachtoune. En effet, les rebelles ouzbeks réussissent à recruter leurs cousins afghans dans le nord qui se sentent de moins en moins influents politiquement. Selon Raz Mohammad Faiz, un ancien parlementaire ayant représenté la province de Takhar, les djihadistes ouzbeks auraient même infiltrés les milices anti-Taliban dans la région. Ce qui, bien entendu, leur donne une longueur d'avance quand il s'agit d'organiser des attaques ou des attentats. L'aide non négligeable que les combattants ouzbeks apportent actuellement aux Taliban afghans rend leur éviction du nord, si proche de l'Asie centrale, comme bien peu probable. Ainsi, le MIO et les autres mouvements radicaux centre-asiatiques sont donc en train de profondément s'arrimer à un territoire qui est parfait pour des incursions en Asie centrale.

Par ailleurs, les tensions récentes en Asie centrale ne peuvent qu'être associées, au moins en partie, avec le retour des rebelles ouzbeks et centre-asiatiques dans le nord de l'Afghanistan. En 2009, certains de ces rebelles sont apparus dans le sud du Kirghizstan et à l'est du Tadjikistan, utilisant les mêmes routes que celle prises par les combattants du MIO entre 1999 et 2001 et les trafiquants de drogues. En septembre 2010, le mouvement a revendiqué l'attaque ayant provoquée la mort de 28 soldats tadjiks. En mars-avril 2009, suite à une intrusion de combattants venus d'Afghanistan trouvant sur place des appuis locaux, les autorités tadjikes ont dû développer des actions de contrôle soutenues dans la vallée du Rasht. En raison de la présence de combattants revenus d'AfPak ou de tensions locales, on constate une multiplication des groupes djihadistes signalés par les autorités tadjikes et kirghizes, qui ne sont pas préparées à les combattre. Par exemple, on voit mal, le Kirghizstan combattre le terrorisme, avec seulement 8000 policiers pour 5,4 millions d'habitants. D'autant que, selon la présidente Roza Otunbayeva elle-même, les tensions

dans le sud du Kirgyzstan aurait amené au moins 200 jeunes Ouzbeks à aller en Ouzbékistan se former aux côtés d'un MIO qui a promis une revanche après les tensions ethniques entre Kirgyzs et Ouzbeks de juin 2010.

On a pu enfin constater, depuis la migration des djihadistes centre-asiatiques plus au nord, l'utilisation de méthodes terroristes largement inspirées de ce qu'on a pu voir au Pakistan ces dernières années. Ainsi en 2009, il y a eu plusieurs exemples d'attaques ciblées, méthode qui a fait le succès des Taliban pakistanais pour déstabiliser les autorités politiques locales. Ainsi, pendant la nuit du 25 au 26 mai, les forces de l'ordre ont été attaquées dans les environs de Khanabad⁴, et le 26, un attentat suicide a tué un policier. Au mois d'août, c'est le numéro deux du département de contre-terrorisme du ministère de l'Intérieur ouzbek, le colonel Hasan Asadov, qui a été assassiné. Tout comme au Pakistan, les religieux trop critiques contre les djihadistes sont également pris pour cible : ainsi à la mi-juillet, le sous-directeur de la madrasa Kukeldash de Tachkent, a été assassiné. En septembre 2010 et pour la première fois au Tadjikistan, il y a eu deux attaques à la voiture piégée. Le *Jamaat Ansarullah*, un groupe jusqu'alors inconnu qui serait affilié ou issu du MIO, a revendiqué ces attaques.

Face à une telle situation et au désintérêt probable des Américains après l'aventure afghane, les leaders centre-asiatiques risquent bien de revivre le cauchemar sécuritaire de la fin des années 1990. Si les Taliban s'imposent à nouveau en Afghanistan, il n'est pas certain qu'ils abandonneront leurs compagnons d'armes ouzbeks. L'idée selon laquelle les Taliban, à nouveau aux affaires, se transformeraient en « réalistes », en paix avec tous leurs voisins, ne correspond pas véritablement aux expériences vécues par l'Iran et par l'Asie centrale. Le seul levier dont dispose l'Ouzbékistan et ses voisins est celui de la politique intérieure. Les racines du radicalisme se trouvent d'abord dans des choix politiques, notamment celui de la répression et du refus de toute opposition. Une logique réformiste, d'ouverture, pourrait à

⁴ Dans les alentours d'Andijan.

terme changer la donne. Mais si elle s'impose trop tard, il y aura fort à parier que c'est le cycle répression/terrorisme, nourri par la peur, qui s'imposera alors dans les capitales de la région.

***Didier Chaudet est doctorant au CERI.
auteur de « The Afghan issue : its impact in South Asian Peace »,
in Riaz Ahmed Shaikh (ed.), *Bridging the Gaps : South Asia's Changing Dynamics*,
Karachi, Ushba Publishing International, 2011**